

Guillaume Blanc, *L'Invention du colonialisme vert. Pour en finir avec le mythe de l'Éden africain*, Paris, Flammarion, 2020.

Introduction : « Une nature idéalisée et exploitée »

L'ère des parcs commence, et l'image d'une nature africaine vierge et sauvage la soutient. En 1936, avec *Les Neiges du Kilimandjaro*, Hemingway transporte les lecteurs occidentaux vers une Afrique féérique. Ils y découvrent un paysage « vaste comme le monde », où les « big five » sont rois : le lion, le léopard, l'éléphant, le buffle et le rhinocéros noir¹. Depuis 1937, le public occidental peut aussi s'immerger dans l'univers d'une ferme africaine et de sa propriétaire, Karen Blixen. Avec *Out of Africa*, l'auteure danoise sublime, au Kenya, la vie d'« un être qui a quitté un monde assourdissant et inquiet pour une terre paisible ». Plusieurs artistes et divers médias évoquent cette terre lointaine. Et ils décrivent toujours un continent où l'homme et la nature ne font qu'un, un Éden où, comme l'écrit Blixen, « le vieil indigène au regard clair et le vieil éléphant gris au regard clair se ressemblent [...], ils sont des éléphants du paysage² ».

Les Européens fantasment d'autant plus la nature africaine qu'ils l'épuisent toujours davantage. Depuis la Grande Dépression de 1929, pour faire face à la chute des prix agricoles, les colons agrandissent leurs exploitations. Et, pour ravitailler l'Europe, les États coloniaux ponctionnent en Afrique les matières premières qui manquent en métropole. Les sols s'appauvrissent, et les administrateurs européens s'en remettent à nouveau à la science. Britanniques en tête, ils lancent de grandes enquêtes écologiques pour moderniser leurs techniques d'exploitation sur tout le continent. Les forestiers perfectionnent les méthodes de sylviculture, les agronomes rationalisent l'usage des terres agro-pastorales, et tous ces scientifiques en colonies continuent d'accuser les Africains de détruire l'environnement.

À la croisée de l'écologie et du capitalisme, ce discours alimente alors une peur panique de l'érosion. Tout au long des années 1930, aux États-Unis, des tempêtes de poussière (dust bowl) frappent les Grandes Plaines surexploitées et érodées du sud du pays. Elles poussent des milliers de fermiers à quitter leur terre et à partir s'entasser dans des bidonvilles de fortune. Aussi, quand à la même époque une vague de sécheresse touche l'Afrique sahélienne, les Européens prennent peur. Si l'épisode américain venait à se produire dans leurs colonies, « les colonisés pourraient bien se révolter. Des mesures d'anticipation sont nécessaires, et partout en Afrique, les autorités mettent en place des commissions chargées d'étudier le phénomène³ ».

Les enquêtes sont localisées, forcément. C'est pourtant une théorie « africaine » qui se dessine. Par exemple, en 1939, les Britanniques Graham Jacks et Robert Whyte publient une étude au titre choc, *The Rape of the Earth* (Le Viol de la planète). Les deux spécialistes en sciences du sol s'appuient sur une recherche menée en 1919 dans une région de l'Afrique du Sud britannique. Leur terrain d'enquête a beau être très limité, chiffres sud-africains à l'appui, ils affirment que les techniques agro-pastorales des « indigènes » sont responsables du « Grand Désert africain » en formation sur tout le continent. Chaque État colonial s'appuie sur ce genre de rapports. Et dans toute l'Afrique, au lieu de réduire l'impact de l'économie coloniale, les Européens limitent encore davantage les droits d'usage des locaux.

Accepter que l'érosion existe est une chose ; affirmer qu'elle est une menace généralisée est mensonger. Tout comme l'est le récit décliniste qui accompagne la multiplication du nombre de parcs nationaux sur le continent : il faudrait protéger la nature d'habitants destructeurs. Jusqu'à la fin des années 1940, chaque année, les autorités coloniales attribuent encore des centaines de dérogations de chasse aux colons et aux scientifiques européens. En revanche, pour les Africains, les parcs sont devenus de véritables forteresses de la conservation. L'agriculture, le pastoralisme et l'habitation y sont de plus en plus sévèrement punis par la loi, et le monde animal est désormais réservé à l'émerveillement des seules élites coloniales⁴.

Cette pénalisation des colonisés s'accompagne d'un autre phénomène : l'anthropomorphisation de la grande faune. Les écrivains européens sont les premiers à donner aux animaux d'Afrique un visage plus humain que celui de ses habitants. Dans *Les Racines du ciel* par exemple, le prix Goncourt de 1956, Romain Gary raconte la croisade du jeune Morel, un Français, pour la survie des éléphants africains. « On ne peut passer sa vie en Afrique », dit-il, « sans acquérir pour les éléphants un sentiment assez voisin d'une très grande affection ». Mais son attachement aux animaux ne s'étend pas aux habitants. Pour Morel, « la seule

1 Ernest Hemingway, *Les Neiges du Kilimandjaro*, Gallimard, 1972 [1936].

2 Karen Blixen, *La Ferme africaine* [*Out of Africa*], Gallimard, 2006 [1937].

3 William Adams, « Nature and the Colonial Mind », dans W. Adams et M. Mulligan, *Decolonizing Nature. Strategies for Conservation in a Post-colonial Era*, Earthscan, 2003, p. 29-33.

4 Violette Pouillard, « Conservation et captures animales au Congo belge (1908-1960). Vers une « histoire de la matérialité des politiques de gestion de la faune », *Revue historique*, 679, 2016, p. 577-604.

chose que les indigènes voient dans un éléphant, c'est la viande⁵ ».

Quatre ans plus tard, Joy Adamson publie son roman autobiographique *Born Free*. Depuis le Kenya britannique, la naturaliste raconte elle aussi deux histoires. Il y a les Africains, toujours anonymes, inconnus, puis il y a Elsa, la jeune lionne qu'Adamson a adoptée. Elsa, elle, a un nom. La lionne a aussi des sentiments. L'animal est joueur, parfois triste, en manque d'affection. Et il est toujours épris de liberté. Très vite adapté au cinéma, *Born free* rencontre un succès phénoménal. D'autant qu'à la même époque, le cinéma documentaire fait découvrir à l'Occident la société animale africaine. Les spectateurs apprennent par exemple que chez les éléphants, la vie est rythmée par des relations amoureuses codifiées, des cérémonies de deuil et des luttes de pouvoir⁶.

La télévision vient enfin renforcer cette naturalisation de la vie sociale africaine. Il y a notamment la série *L'Empereur de la jungle*, adaptée des mangas japonais écrits par Osamu Tezuka entre 1950 et 1954. Au début des années 1960, la série met en scène la mort d'un lion et le combat de son jeune héritier, le roi Léo, contre les hyènes qui ravagent la savane africaine. La lutte de ce roi-lion inspirera Disney : l'Afrique est une planète verte, menacée par des êtres destructeurs⁷.

L'image d'une Afrique naturelle se renforce, ainsi que celle d'une Afrique surpeuplée. Les colonisés revendiquent le droit d'exploiter leurs ressources, et les nouvelles institutions internationales s'inquiètent, elles, de la bombe P – la bombe Population. Avec les experts des empires européens, elles élaborent le concept de « sécurité environnementale ». Le principe est simple. Si le Tiers-Monde venait à être libéré, ce que Malthus prédisait il y a deux siècles se concrétiserait : pauvres, trop nom « breuses, les populations consumeront les ressources, jusqu'à entraîner un conflit mondial. Et le danger viendrait ici de la croissance démographique des Africains (soutenue par l'amélioration de leur niveau de vie), et non pas des industries européennes qui exportent vers les métropoles du bois, du caoutchouc et des minerais⁸.

Au contraire, la modernisation de ces industries apparaît comme la solution à tous les maux. Les puissances impériales sont convaincues qu'avec un État colonial technologique, elles sauront répondre à la fois aux besoins des métropoles en reconstruction, et des colonisés. Le « développement » devient alors la caution d'une Seconde occupation coloniale : pour le bien de tous, les Européens doivent rester en Afrique⁹.

Les conservationnistes s'impliquent directement dans l'entreprise. Dans chaque colonie, les scientifiques et ingénieurs européens planifient des déplacements de populations. Leur objectif : rationaliser l'utilisation des sols. Le moyen : attribuer à chaque territoire une fonction productive, puis définir une « densité de population adéquate. C'est dans ce contexte qu'à l'intérieur des parcs nationaux, l'éviction des habitants et le déstockage du bétail deviennent des pratiques standards.

Réunis en 1947 à Nairobi, les gardiens-chefs des parcs de l'Afrique britannique affirment que les autochtones ont tué 75 % de la faune des parcs du continent. Nulle donnée n'étaye l'allégation : ni parc identifié, ni animal nommé, rien de plus que ce pourcentage. Et celui-ci est envoyé à tous les gouverneurs de l'Afrique britannique centrale et orientale. L'administration impériale leur demande de créer plus de parcs et d'y renforcer la loi ; ils s'y emploient tout au long des années 1950.

Les gardiens-chefs des parcs recrutent des biologistes et des écologues, et ces derniers attribuent aux aires protégées une « capacité de charge » : à chaque terre sa densité maximale d'occupation ; au-delà, il faut expulser. Alors, les déplacements de population se multiplient. Et plus ils vident les parcs de leurs habitants, plus les Britanniques y construisent des infrastructures touristiques. Le nombre de visiteurs est multiplié par trois, le tourisme génère des millions de dollars, et la Grande-Bretagne peut rembourser aux États-Unis les prêts qu'ils lui avaient octroyés pendant la guerre¹⁰.

5 Romain Gary, *Les Racines du ciel*, Gallimard, 1972 [1956].

6 William Beinart, « The Lion Queen », *Environmental History*, 12-2, 2007, p. 283-286.

7 « Yasue Kuwahara, « Japanese Culture and Popular Consciousness : Disney's The Lion King vs. Tezuka's Jungle Emperor », *Popular Culture*, 31-1, 1997, p. 37-48.

8 Gregory Maddox, « "Degradation narratives" and "population time bombs" : myths and realities about African environments », dans S. Dovers, R. Edgecombe et B. Guest (dir.), *South Africa's Environmental History. Cases and Comparisons*, Ohio University Press, 2003, p. 250-258..

9 Frederick Cooper, *Decolonization and African Society : The Labor Question in French and British Africa*, Cambridge University Press, 1996.

10 Roderick Neumann, « The Postwar Conservation Boom in British Colonial Africa », *Environmental History*, 7-1, 2002, p. 22-47.

Chapitre III. Un projet spécial pour l'Afrique

Depuis que les anciens administrateurs coloniaux ont investi les institutions internationales, ils circulent de pays en pays, se rencontrent et se transmettent leurs savoirs. Ou plutôt, leurs préjugés. Venus des quatre coins d'Afrique, ces nouveaux experts partagent la même croyance : les autochtones menacent la nature. Et ils ont tous, aussi, la même peur. Au temps des colonies, les Européens avaient le pouvoir d'expulser les habitants des parcs, ou au moins de restreindre leurs droits d'usage. Seulement, aujourd'hui, les experts occidentaux sont confrontés à ce qu'ils appellent « l'africanisation des parcs nationaux ». Avec une Afrique indépendante, ils en sont convaincus, si rien n'est fait, l'avenir des parcs est compromis. Il leur faut agir, et vite.

Si les États sont décolonisés, les idées et les pratiques restent foncièrement coloniales. Les hommes comme Leslie Brown¹ sont les enfants d'un empire et les indépendances n'y changent rien.

Né en Angleterre en 1917, Brown grandit en Inde. Il retourne en métropole pour se former à l'ornithologie et l'agronomie, et au début de la guerre il part découvrir l'Afrique britannique. Il entre en 1940 au Corps d'agriculture du Nigeria, puis en 1946 au département de l'Agriculture du Kenya. Il y est nommé directeur adjoint dix ans plus tard, puis directeur en 1962. Mais en 1963, le Kenya devient un État souverain, et Brown un administrateur colonial au chômage. Il se fait alors conseiller en agronomie pour les autorités « kényanes, et expert, dans toute l'Afrique de l'Est, pour les institutions internationales de la conservation². C'est avec cette seconde casquette qu'il arrive en Éthiopie, fin 1964. L'Unesco l'a mandaté pour localiser de potentiels parcs nationaux et pour étudier l'état des ressources naturelles du pays.

Leslie Brown n'est pas le seul expert à être chargé d'une mission pareille. De l'Afrique du Nord à l'Afrique du Sud, tous les professionnels occidentaux de la nature s'attellent à la même tâche. À l'initiative de Julian Huxley, la communauté internationale est en train d'« évaluer » la nature africaine.

1 Voir Leslie Brown, *Ethiopian Episode, Country Life*, 1965.

2 Mike Everett, « Obituary. Leslie Hilton Brown, OBE, BSc, PhD (1917-1980) », *British Birds*, 74-5, 1981, p. 223-226.